

Mme Jacqueline de Romilly, première femme élue au Collège de France

Le Monde, 29 juin 1973

Mme Jacqueline de Romilly, professeur de langue et littérature grecque à l'université de Paris IV, vient d'être élue au Collège de France. Elle occupera une chaire intitulée " la Grèce et la formation de la pensée morale et politique ", dont l'assemblée des professeurs a décidé la création, en remplacement de celle d'" Histoire des religions ", précédemment occupée par M. Henri-Charles Puech. Helléniste réputée, Mme de Romilly est l'auteur de nombreux travaux sur Thucydide et les Tragiques. Elle est la première femme élue au Collège de France.

Jacqueline de Romilly : l'ordre de la passion

Le Monde, 26 novembre 1988

Les portes des clubs masculins les plus fermés s'entrebaillent en faveur de l'autre sexe. L'helléniste Jacqueline de Romilly, fut en 1973, la première dame à professer au Collège de France, depuis quatre cent quarante ans qu'il existait et que le grec y était enseigné, et, en 1975, la première à être élue à l'Académie des inscriptions et belles lettres. Après Marguerite Yourcenar en 1980, elle est aujourd'hui la deuxième à mettre au féminin le titre d'académicien. De la Sorbonne au Collège et à l'Institut, puis à l'Académie : c'est aussi l'Université traditionnelle, dans ce qu'elle a de plus prestigieux, qui est honorée. Le sanctuaire de la langue française accueille aujourd'hui un savant épris de " beaux mots " parlant à la fois à la sensibilité et à l'intelligence.

Avec finesse et précision, Jacqueline de Romilly a décrit dans son œuvre les idées et les passions des Grecs, plus exactement des Grecs d'Athènes, en ce cinquième siècle avant Jésus-Christ inauguré par Eschyle et les victoires sur les Perses, clos par Thucydide et l'effondrement de la grande cité. C'est là son domaine de prédilection, où elle recherche le stimulant offert par le " texte nu ", devant lequel " nous ne pouvons que lire ".

Lire et faire lire : Jacqueline de Romilly s'y est appliquée d'abord à propos de l'historien Thucydide, objet de sa thèse, achevée en 1941. " Toute ma vie, j'ai traduit, étudié, commenté Thucydide ", dira-t-elle. De fait, c'est trente ans plus tard, en 1972, que parait le dernier tome de l'édition _ traduction, aussi sûre qu'élégante, qu'elle en a donnée avec Raymond Weil, _ une entreprise, à elle seule, monumentale.

Et pourtant, elle n'est pas devenue historienne. " Je ne veux l'événement que sous la forme qu'il a prise à travers le prisme de la conscience grecque. C'est ce prisme qui m'émerveille. " Cette déclaration de 1973, on aurait pu la pressentir dans le sous-titre de son livre de 1941 :

la Pensée de l'historien et la genèse de l'oeuvre. Derrière les mots de Thucydide, c'était l'unité organique d'un être vivant qu'elle recherchait _ cette unité que possède à un très haut degré la réflexion de la nouvelle académicienne, depuis la conclusion de son premier travail, De la politique à la morale, jusqu'à l'intitulé de ses derniers cours, " La Grèce et la formation des idées morales et politiques ".

C'est également à propos de Thucydide, dans Histoire et Raison (1956), que Jacqueline de Romilly a défini une méthode d'explication des textes grecs, attentive aux répétitions de mots, aux parallélismes des expressions, aux convergences de descriptions ou d'analyses qui permettent aux auteurs de suggérer sans dire explicitement, faisant appel à la subtilité de leur lecteur-interprète. Méthode nécessaire _ nous avons assez de témoignages pour savoir que c'est ainsi que les Anciens lisaient _ et délicate.

Jacqueline de Romilly l'a appliquée avec éclat à la tragédie, les études s'enchaînant les unes aux autres : la Crainte et l'angoisse dans le théâtre d'Eschyle (1958), l'évolution du pathétique d'Eschyle à Euripide (1961), où l'analyse des lentes préparations eschyléennes, distillant l'angoisse, opposées aux courtes crises et aux coups de théâtre euripidéens, semble annoncer le Temps dans la tragédie grecque (1967-1971). Et toujours, le savant veillait à mettre des textes à la disposition du public.

La joie d'enseigner

Puis est venue la gerbe des quinze dernières années, associant l'étude individuelle des idées morales et politiques (la Loi, la Douceur) et le tableau des lames de fond de la société athénienne des cinquième et sixième siècles (Problèmes de la démocratie, l'Essor de la psychologie et, tout dernièrement, les Grandes Sophistes dans l'Athènes de Périclès), avec le souci d'imposer à l'attention " les parentés entre ce lointain passé et les temps modernes ". A côté de ce courant d'une constance et d'une force remarquables depuis ses débuts, Jacqueline de Romilly a donné des synthèses d'histoire littéraire, dont un récent Homère (1985).

C'est ici le professeur ou l'ancien professeur qui parle, et plus encore dans ses écrits pour la défense des études classiques et d'une certaine conception de l'enseignement, Nous autres professeurs (1969), l'Enseignement en détresse (1984). Polémiste, elle pourfend les pédants de collège, qui jargonent aujourd'hui dans les grammaires de nos enfants, et prône l'émulation entre les élèves et la sélection, moyens efficaces de promotion sociale et de brassage.

Après tant de luttes et, parfois, de déceptions, après avoir fait l'expérience d'un monde où, comme chez Euripide, règne trop souvent une " duperie sans espoir ", elle n'a pas oublié la joie. " Les œuvres littéraires font le bonheur de ma vie. Les expliquer m'enchantent. " Et cette joie n'est pas seulement diversion. Lutteur debout comme les héros d'Eschyle, soucieuse comme eux de transformer l'angoisse sourde en " bonne crainte " de la Loi, elle n'est pas moins heureuse de se battre pour ces langues dites classiques, où se sont formées les notions fondamentales de notre civilisation, ces notions qui partiront à la dérive si on achève de les arracher à leur sol natal.

Assurément, tant que nos cénacles intellectuels résonneront de " débats ", qu'on y prisera les " enjeux " et qu'on y célébrera la " mémoire ", tout hellénisme n'aura pas disparu de ce pays. Mais Jacqueline de Romilly demande plus : une fidélité consciente, lucide et fervente à une " tradition de la liberté " inculquée par l'éducation. En appelant en son sein ce professeur de grec, il est sûr que l'Académie a fait un beau geste de défense de la langue française. [Née le 26 mars 1913 à Chartres, Jacqueline de Romilly fut la première jeune fille reçue à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm, en 1933, et la première candidate féminine reçue à l'agrégation des lettres, en 1936. Elle fut, avant la guerre, professeur aux lycées de Bordeaux, de Tournon, de Montpellier, puis, après la Libération, à celui de Versailles, avant d'être nommée maître de conférences, puis professeur à la faculté des lettres de Lille, à l'Ecole normale supérieure (1953-1960) et à la Sorbonne (1957-1973). En 1973, elle est élue professeur au Collège de France, titulaire de la chaire " La Grèce et la formation de la pensée morale et politique ". Elle prend sa retraite en 1984. Elle reçoit cette année-là un grand prix de l'Académie française pour l'ensemble de son oeuvre. Candidate à l'Académie en 1986, elle avait obtenu treize voix contre seize à Jacques Laurent, élu au fauteuil de Fernand Braudel.]

La réponse de M. Alain Peyrefitte (après son élection à l'Académie française)

Le Monde, 31 octobre 1989

MADAME, " TOUT ce que l'on peut souhaiter aux femmes, c'est que l'on parle d'elles le moins possible au milieu des hommes. " Voilà du moins ce qu'on peut lire dans Thucydide : Si je vous assène cette citation en grec, c'est parce que, faute du texte authentique, vous auriez pu légitimement _ vous qui avez prononcé, ici même, un si joli discours sur les " citations infidèles " _ me soupçonner d'avoir inventé ce mot pour les besoins de la cause.

La deuxième

IL est vrai que les conditions ont un peu changé, par rapport à son époque. Nous avons fait quelque progrès depuis les Grecs ; vous l'admettez sans doute (bien qu'à regret). Ils ne sont pas insurpassables, comme votre enthousiasme pourrait le faire croire. Et vous en êtes la preuve vivante. Les femmes ont quitté le gynécée. Elles se multiplient au lycée. Elles conquièrent l'agora. Et vous voici à l'Académie.

Notre Compagnie, qui n'aime guère innover, a sa façon à elle d'absorber les nouveautés nécessaires : elle les transforme vite en traditions. Nous accélérons l'histoire. L'élection de Marguerite Yourcenar fut, parmi nous, un séisme. Pensez donc ! Nous n'avions jamais élu de femme, depuis trois cent quarante-quatre ans que nous existions. Dix années seulement ont passé, et vous entrez ici tout naturellement, sans que votre féminité ait constitué ni un inconvénient ni un avantage.

Notre première dame ne pouvait pas être l'unique. Vous ne serez pas la seconde, mais la deuxième, dans une théorie (j'allais dire un panathénée) d'académiciennes françaises qui viendront, à leur tour, honorer notre Compagnie _ et y ajouter quelque grâce.

Simplement, nous avons adopté entre nous, et nous vous avons déjà appliqué, une loi non écrite (qui pourra durer, en tout cas, tant que l'Académie sera majoritairement mâle) : quand nous souhaiterons élire une consoeur, c'est nous qui ferons les premiers pas ; puisqu'il n'est pas convenable qu'une dame fasse la cour à des hommes.

La pupille de la nation

VOTRE histoire commence en conte de fées _ des fées universitaires. Il était une fois un jeune philosophe plein de talent, fils et petits-fils de professeurs, normalien, cacique de l'agrégation, Maxime David. Disciple de deux autres normaliens, Durkheim et Lévy-Bruhl ; camarade à la Rue d'Ulm de Marc Bloch et de Marcel Granet ; amateur et traducteur de penseurs allemands et anglais ; musicien de surcroît, sachant par coeur Pelléas et Mélisande. Il fit la connaissance de Jeanne Malvoisin aux cours de Bergson au Collège de France. Rencontre prémonitoire, puisque le fruit de leurs amours devait enseigner plus tard dans cette même salle no 8 et y provoquer autant d'affluence que Bergson lui-même.

Mais la réalité n'est jamais lisse à ce point. Leurs fiançailles durent être conquises sur des parents déconcertés. Une famille était juive, l'autre ne l'était pas. Un seul petit traitement de professeur en perspective. Cela n'était pas raisonnable ! Pourtant la jeunesse et l'amour surent tout emporter. Les bonnes fées furent les plus fortes.

Jeunes mariés, vos parents menèrent en Avignon, puis à Chartres, une vie pleine de fantaisie et de tendresse. Votre père professait. Votre mère écrivait _ des contes de fées, justement. Elle faisait sa vie comme elle l'avait rêvée.

Août 14 brisa ce rêve, où vous veniez à peine d'entrer. Fin septembre, Maxime David adressait à votre mère un télégramme que, cinquante ans plus tard, vous retrouverez dans son sac à main : " Je pars très content, t'inquiète nullement. " L'inquiétude n'a cessé que pour faire place à la douleur.

Maxime David est tombé dans les dernières heures de la bataille de la Marne, après Charles Péguy qui était tombé dans les premières. Il a été tué à la tête d'une section de paysans. Comme la plupart de ses camarades de promotion et des promotions voisines _ jeunes esprits portant en eux tout le passé de notre culture et une part de son avenir. A cette décimation de l'intelligence française, il faut joindre le souvenir d'un holocauste familial. Des trois frères David, deux ont été fauchés, ainsi que le frère de votre mère.

Votre mère reste seule ; seule avec vous, petit nourrisson de l'espoir. L'amour, le plaisir de vivre, l'appétit de connaître et de communiquer ont offert cet enfant à votre mère : elle n'envisage pas un instant de l'élever autrement que par et pour toutes ces joies. Elle a voulu faire de cette pupille de la nation une petite fille heureuse. Vous fûtes cette petite fille heureuse.

La lauréate

VOTRE mère revint à Paris, portée par son goût de la lutte. Elle renoua les liens ténus que, dès avant la guerre, elle avait établis avec le monde littéraire. Ses contes et nouvelles parurent dans des revues, suivies plus tard de romans, de pièces de théâtre, d'adaptations radiophoniques... Elle ne s'avouait jamais vaincue ; vous assurez qu'elle n'était pas assez rationnelle pour cela. A travers elle, vous devinez tout un monde du théâtre et de la musique, dans lequel vous ne vous êtes d'ailleurs jamais vraiment aventurée.

Cette figure, qui tient dans votre cœur une place si essentielle, nous n'avons aucun mal à l'imaginer : il suffit de vous regarder vivre. Toute son énergie se retrouvera en vous, avec le besoin d'aller jusqu'au bout (et même un peu au-delà). Cet acharnement à bien faire, vous le mettez autant dans la préparation d'un article que dans la réussite d'un plat cuisiné. Quand vous lisez un roman, vous contentez-vous de lire ? Sûrement pas. Votre crayon court en marge du volume, comme s'il s'agissait de préparer une communication dans un colloque savant.

Heureuse petite fille, heureuse jeune fille. Studieuse aussi. Déjà, entre étude et bonheur, vous ne faites pas bien la différence. Au lycée Molière, vous recevrez le prix d'excellence de classe en classe, avec cette décourageante régularité qui ne laisse aux concurrents que la bagarre pour les seconds rôles. Quand vous échangez une correspondance d'adolescente avec une jeune amie, c'est sur le Port-Royal de Sainte-Beuve. Vous ne boudez pas pour autant le Sapeur Camember ; même aujourd'hui, vos Bécassine sont chez vous à portée de la main...

Vous aviez au lycée l'étonnante particularité d'étudier le grec. Pendant les années 20, le grec n'a pas sa place dans une éducation de jeune fille : trop intellectuel ! A Molière, lycée prédestiné pour qu'on s'y moquât des femmes savantes, vos deux professeurs de latin et de grec étaient les seuls mâles, tels deux loups dans une bergerie. Ils eurent l'idée bizarre de vous présenter au concours général. C'était la première année où les filles pouvaient entrer en compétition avec les garçons. Premier prix de version latine : Jacqueline David. Second prix de version grecque : Jacqueline David.

Devant ces exploits, comment ne pas penser au cri d'admiration de Sappho : " Jamais il n'existera une seule jeune fille, voyant la lumière du soleil, qu'on puisse te comparer pour son savoir " ?

Cordon-bleu aussi

VOUS venez de découvrir, pas plus tard qu'avant hier, que votre père, trente ans avant vous, avait, lui aussi, reçu un premier prix de version latine et un second prix de version grecque au concours général. On est venu vous en apporter les preuves inattendues, sous forme de médailles gravées. Vous n'aviez rien su de ces prix, attribués à un père que vous n'avez pas connu. Après cela, comment ne pas croire à l'hérédité, ou à la prédestination ?

En tout cas, dès que la nouvelle fut connue, la presse, Pierre Lazareff en tête, s'empara de vous. C'était la première fois. Ce ne serait pas la dernière.

On vous félicite dans toutes les langues, à New-York, Barcelone, Vienne, Genève, Bruxelles. La collection de coupures jaunies, que votre mère conservera pieusement, est bien

instructive. Certains journalistes proclament une " nouvelle victoire du féminisme " ; mais la plupart, qui en sont encore au temps de Molière, pour ne pas dire à celui de Thucydide, redoutent _ c'était inévitable _ que vous ne deveniez une " femme savante ", voire une " précieuse ridicule " ; en tout cas, un mauvais exemple. Est-ce pour préserver votre image de ce soupçon monstrueux ? D'autres s'ingénient à corriger cette impression en ne présentant de vous que des photographies où l'on vous voit adossée à un piano ou, mieux encore, une casserole à la main. Bas-bleu, peut-être. Mais _ rassurez-vous bonnes gens _ cordon-bleu, aussi !

Pour vous, juillet 1930 est donc glorieux. Vous recevez vos prix des mains du président Doumergue. Il ne dit pas : " Ah ! pour l'amour du grec, souffrez que je l'embrasse ! " Il vous donne une vigoureuse poignée de main. (En ce temps-là, on ne s'embrassait pas autant qu'aujourd'hui.)

Ces deux prix vous valent une correspondance de ministre, qui arrive au lycée Molière. Le mauvais goût n'en est pas exclu ; une missive est signée " le Vampire de Düsseldorf ". On imagine la tête de Mme la surveillante générale, qui dépouille scrupuleusement ces lettres avant de vous les remettre. (Là aussi, les temps ont changé.)

Les interviews, comme on dit déjà, pleuvent. On vous pose les questions les plus saugrenues. Vous répondez, en enfant sage, que vous irez en vacances sur la Côte basque avec votre maman... Un des journalistes fait de vous, pupille de la nation, une enfant de l'Assistance publique. Votre mère a dû goûter la confusion ! Mieux informé, le Courrier de Chalon-sur-Saône annonce que vous entrez Rue d'Ulm. Plus ambitieux, Paris-Midi vous promet la littérature, le cinéma, la danse et même le music-hall. Pour la littérature, cela va de soi ; mais, pour le reste, ce journal plaçait vraiment la barre un peu haut.

Rue d'Ulm

VOUS aimez à dire : " On arrive au fur et à mesure. Les choses deviennent possibles, parce que chaque étape franchie rend elle-même possible l'étape suivante. " De la khâgne de Louis-le-Grand (que venaient juste de quitter deux futurs présidents de la République, Georges Pompidou et notre confrère Léopold Senghor) vous accédez à la Rue d'Ulm.

Vous avez " intégré ", selon l'argot de l'Ecole, au premier essai, en 1933. Mais vous n'êtes reçue que deuxième de la promotion. Deuxième, quelle horreur ! Et pourquoi ? A cause d'une fâcheuse note à l'oral... de grec. Singulier destin, décidément, que le vôtre. Il suggère ironiquement combien sont aléatoires ces examens et concours que vous nous demandez pourtant de révéler.

Succès exceptionnel, malgré tout. Les registres de l'Ecole ne contiennent encore, depuis sa fondation en 1796, que les noms de dix-huit devancières, tant en sciences qu'en lettres. Les sciences rebutaient les filles ; et le grec, toujours lui, dressait devant la section des lettres une barrière infranchissable à la plupart des talents féminins... Dix-huit, parmi lesquelles la grande Simone Weil, qui vous précédait de cinq ans.

Vos camarades de promotion _ pour ne parler que de nos confrères de l'Institut _ se nomment Pierre Amandry, André Chastel, Ernest Will, que vous retrouverez à l'Académie

des inscriptions et belles lettres ; André Lichnerowicz, en qui tous voyaient déjà un mathématicien de génie ; et puis Roger Caillois, qui nous a trop vite quittés. L'un d'entre eux se rappelle que quand vous prépariez ensemble l'agrégation vous faisiez des leçons, chez Paul Mazon, chez Albert Pauphilet qui préfiguraient déjà, par leur science, leur brio, leur conviction, les cours et conférences à venir. " Anthrôpos " à part entière

LE succès aime à se présenter, avec pudeur, comme une chose toute naturelle. Mais, dans cette " nature ", il y a beaucoup d'art. L'art de travailler. L'art de concentrer et de ménager l'effort. L'art d'être, au sortir d'un lycée de filles, une khâgneuse perdue au milieu des khâgneux : vous savez le pratiquer. Vous nourrissez, avec et comme tous ces garçons, des ambitions où masculinité et féminité n'ont point de part. Vous goûtez la distinction, que le grec fait mieux que le français, entre anêr, l'homme viril, et anthropos, l'homme humain. Anthropos, homme, vous l'êtes comme eux, à part entière et sans complexes.

A tous ces arts de la réussite, j'en ajouterai un autre : l'art d'aimer celle à qui vous devez tout. Votre mère a su veiller sur vos efforts, sur votre santé, sur votre équilibre. En retour, quelle plus belle récompense lui offrir de tant de soins que de renouveler, à trente ans de distance, l'entrée à la Rue d'Ulm du père disparu ?

Il me semble pourtant que l'Ecole, à part ces amitiés durables, ne vous a guère marquée. Vous y êtes externe. La vie de turne, et à plus forte raison de dortoir, est une vie de garçons. Une année, dans une revue à la manière de Racine, on vous voit bien monter sur scène, sous les traits de Cléopâtre. Mais vous participez peu aux rites plus ou moins délicats du folklore normalien. Les rapports entre garçons et filles n'étaient pas ce qu'ils sont devenus. Vos camarades ne vous embrassaient pas et ne vous tutoyaient même pas.

Une découverte qui vous éblouit alors, celle de Thucydide, ne doit rien à l'Ecole. C'est un hasard, ménagé par la tendresse attentive de votre mère _ encore une fois. Elle a déniché, sur les quais, un Thucydide joliment relié de parchemin. Elle vous en fait cadeau, pour vos lectures de vacances. Thucydide est réputé ne pas se lire aussi aisément qu'un roman de gare. Mais cette édition vous aide : elle est bilingue. Bilingue, enfin... grec-latin ! Cela vous suffit. Voilà donc Thucydide compagnon de vacances : c'est une rencontre qui durera plus qu'un été.

Agrégée en 1936, vous commencez, comme boursière, votre thèse sur Thucydide et l'impérialisme athénien ; vous vous enfouissez dans les guerres médiques.

En 1939, vous voici professeur à Bordeaux.

Vous vous mariez au printemps de 1940, à quelques semaines du déchainement de la seconde guerre, comme vous êtes née à quelques mois du déchainement de la première. Michel de Romilly ne contrarie pas votre passion pour le grec. Il l'encourage, même.

Les épreuves

LA guerre a cessé d'être pour vous un simple sujet de thèse.

D'abord, vous en vivez les épreuves au rythme de la nation : mari sous les drapeaux ; en juin, l'Exode. Vous voyez arriver à Bordeaux le gouvernement et le Parlement de la République en déroute.

Bientôt, une autre catastrophe vous atteint, aussi imprévue, plus intolérable encore que la première. A la fin de 1940, vous êtes suspendue, victime des lois racistes. Du jour au lendemain, vous voilà chassée de l'Université, bannie dans votre propre pays, étrangère chez vous, parce que votre père était juif. Les mots n'ont plus de sens ! Vous étiez pupille de la nation _ et la nation vous renie : elle renie cette paternité de substitution qu'elle avait assumée ; et elle la renie précisément à cause de votre père véritable. Le service de la France vous avait enlevé ce père ; et voilà que l'on vous faisait un crime de ce père, au nom de la France.

Parce que tant d'autres, poursuivis par la même injustice, ont souffert, dans leur corps et leur âme, plus que vous, vous avez dédaigné de vous plaindre. Il me faut pourtant le dire aujourd'hui devant vous : nous ressentons là un déshonneur, que nous ne pouvons effacer dans notre conscience qu'en ne l'effaçant pas de notre mémoire. " Je n'ai pas le souvenir, assurez-vous, d'une brusque catastrophe (...). Nous n'étions pas seuls touchés, d'abord ". La condition humaine est inséparable de l'espoir. Il ne vous quitta jamais. Et vous ne l'avez jamais dissocié de l'espoir français.

Pour entretenir votre courage, vous n'aviez pas seulement la radio de Londres. Vous écoutiez aussi les messages parvenus d'un émetteur plus lointain : Thucydide, cette étoile éteinte dont la lumière ne cesse de vous éclairer.

Thucydide

IL y a des thèses qui inventent leur sujet : on n'invente pas Thucydide. Il y a des thèses qui réhabilitent un personnage : Thucydide n'avait nul besoin d'être réhabilité. Mais il était un monument qu'on admirait de loin. Vous nous l'avez rendu plus intelligible et plus proche.

Thucydide a su être le témoin du monde, à travers un moment privilégié de l'histoire du monde ; il a pensé pouvoir en tirer des leçons universelles. S'il vous a retenue dès 1936, s'il vous a soutenue après 1940, c'est parce que ses leçons conservaient une pertinence immortelle. La découvrir, ce fut votre grand oeuvre, qui culminera en 1947, année où vous publierez votre thèse, et se poursuivra par d'autres ouvrages, comme la traduction dans l'édition Guillaume Budé et l'introduction à l'édition de " La Pléiade ".

Un de vos amis, peintre, venu en Sorbonne assister à votre soutenance, avait brossé une petite aquarelle, où l'on vous voyait dedos, face au jury. Il avait écrit comme légende : " A Thucy, pour la vie ! " Il ne se trompait pas.

L'Athènes du Ve siècle avait connu un bouleversement, que l'évolution mondiale de notre après-guerre nous rend très proche : développement rapide de la production et des échanges, multiplication des contacts avec l'extérieur, triomphe de l'esprit d'entreprise, accumulation des richesses à un rythme sans précédent, mobilité sociale, vie politique intense au sein de la Cité et au dehors, où les Athéniens imposent à deux cents autres cités

leur domination _ on disait hegemonia, dans la langue du dominateur (comme on dit aujourd'hui leadership...).

Thucydide, jeune et riche aristocrate, est dans la position où se retrouvera Alexis de Tocqueville : issu de l'ancienne société, emporté dans un tourbillon, fasciné par ce fait nouveau : la démocratie, qui crée peu à peu une nouvelle société.

La démocratie, c'est un état d'esprit : on estime que la participation des petites gens _ artisans, petits propriétaires _ favorise l'essor général. Tant pis si les riches, si les vieilles familles, sont lésés dans leurs privilèges ! Thucydide admire l'efficacité d'un régime qui a fait d'Athènes la plus puissante des cités grecques, et qui laisse libre cours aux ambitions des citoyens. Il en mesure aussi le risque ; il éprouvera la fragilité de la frontière entre démocratie et démagogie. Comme tout cela sonne neuf, sonne vrai, sonne moderne !

Soudain, cette réalité brillante s'écroule, au cours d'un des conflits les plus sinistres qui aient jamais brisé les espérances des hommes.

Pourquoi ? Comment ? Ces deux questions, qui résument l'aventure humaine, Thucydide les applique à ce désastre. Ni les dieux ni le destin ne sont plus une réponse : Homère est loin. Le récit ne suffit pas : Hérodote doit s'éloigner. Thucydide se veut le froid logicien des événements qu'il rapporte. Cette guerre du Péloponnèse, c'est la guerre, toujours recommencée, de l'ordre qui se fossilise contre le mouvement qui se fraie une voie.

Les leçons de l'histoire

LA méthode de Thucydide vous fascine. C'est qu'elle intéresse notre idée de l'histoire et de l'homme même. Thucydide se tient aussi éloigné de l'histoire idéologique que de l'histoire anecdotique _ celle qui n'est pas assez humaine, et celle qui ne l'est que trop. L'histoire idéologique pervertit les faits et prend parti en face d'eux. L'histoire anecdotique en reste platement aux faits. Avec sa manière d'exposer le fait pour l'analyser, Thucydide a inventé une historiographie moderne.

Il conduit son lecteur à penser que l'histoire est de nature à être non seulement apprise mais comprise. Elle a une signification. Elle est utile à l'homme public, puisqu'elle enseigne à raisonner sur les événements. Cette intuition était appelée à un immense avenir, mais aussi aux pires perversions. L'histoire, si elle est correctement interprétée, est source de leçons. Mais gare aux pauvres peuples si leurs dirigeants se trompent de sens !

L'histoire de Thucydide surprend le lecteur habitué aux états d'âme de la littérature antique ou de la conscience moderne. Avec quelle froideur, il décrit ce que nous nommons " crime contre l'humanité " ! Les Athéniens ont mis aux Méliens le marché en main : soumission ou extermination. Les Méliens refusent la raison du plus fort, mais ils subissent sa loi : les hommes sont tués, les femmes et les enfants réduits en esclavage, les terres distribuées à des colons. La guerre passe et le logicien de la guerre explique ce qui se passe. Thucydide ne fait pas la morale (un moraliste n'a jamais empêché un massacre). Il est logicien des faits : il sait en exposer le mécanisme. A terme, la lucidité du logicien est plus efficace que les émotions du moraliste : parce qu'elle nous ramène aux causes. On a opposé l'étroitesse du sujet de Thucydide et la prétention de ses conclusions. Mauvais procès : à travers sa guerre,

Thucydide a examiné toutes les guerres et leurs causes. C'est pourquoi, vous le répétez à l'envi, chaque guerre suscite des lecteurs que stupéfie l'actualité de Thucydide. Il a su établir les permanences humaines.

En classe

VOUS ne vous êtes pas enfermée, madame, dans Thucydide. Je ne veux pas vous y enfermer davantage. Au-delà de lui, quels furent votre enseignement, votre recherche, votre méthode, votre vision de la culture et de l'éducation, votre corps de doctrine, bref ce qu'on pourrait appeler la pensée-romilly, comme on dit la pensée-maotsétoung ?

Si le tête-à-tête avec Thucydide vous a réconfortée dans les épreuves de l'Occupation, il est temps de dire que, pour vous, l'une de ces épreuves fut d'être contrainte à ce seul tête-à-tête _ d'être privée du coeur-à-coeur de l'enseignant. " Y a-t-il une joie plus grande que de faire comprendre aux autres ce que l'on aime ? " dites-vous. Cette joie, dont vous avez été sevrée pendant quatre ans, vous la retrouvez, intacte, à la Libération. En 1945, vous voici à Versailles, professeur de khâgne. La khâgne, c'est le miroir à mille faces de l'intelligence juvénile ; pour vous, c'était, vous l'avez avoué, " le paradis ". Mais vous ne croyez pas que la joie d'enseigner soit un privilège des milieux scolaires brillants. Qu'il s'agisse d'enfants tout jeunes ou d'étudiants déjà expérimentés, vous avez toujours une foi éperdue pour votre métier, malgré ses vicissitudes.

Votre foi n'est pas aveugle : vous analysez lucidement ce qui fut le grand mobile de votre vie. " Un professeur a, pendant qu'il parle, l'âge de ses élèves ou de ses étudiants... " " C'est un coup qui s'attrape ", dites-vous de cette étonnante métamorphose.

Vous avez des dons d'acteur, et vous venez de nous en donner une nouvelle preuve. Vous disiez un jour que le professeur avait un " côté comédien ". Pourquoi ? Parce que tout enseignement impose de capter l'écoute, de surprendre, d'amuser _ pour instruire. Au fond, se trompait-il tellement, ce petit journaliste de province qui vous prédisait que vous feriez du cinéma ?

Vos dons d'acteur, vous les avez déjà déployés avec un extraordinaire succès dès vos premiers cours à la Sorbonne, comme jeune assistante, vers 1947. Voilà un lien de plus avec cet acteur-auteur de grand talent que vous remplacez parmi nous. Comme lui, vous savez apercevoir le côté comique des choses et le conter avec une vivacité, un à-propos, un esprit de repartie, une mimique, qui forcent le sourire et l'attention.

Suprême élégance, vous aimez faire sourire à vos dépens.

Collégienne de France

UN jour, vous racontez comment vous êtes tombée dans les pièges du grec moderne. Vous roulez sur une route de Chios au volant de votre voiture. Un pope orthodoxe vous demande de le prendre en auto-stop. Vous objectez l'insuffisance de l'assurance de l'auto (asphalia). Le pope, indigné, vous répond que votre vertu (asphaleia), en sa compagnie, ne court aucun risque et qu'avec lui vous êtes en toute sécurité.

Et vous ne détestez pas de vous servir des cartes de visite qu'un confrère malicieux a fait graver pour vous : Jacqueline de Romilly, collégienne de France, institutrice de France.

Je ne suis pas sûr que vous approuviez les pratiques d'outre-Atlantique, qui confient aux étudiants le soin d'évaluer leurs professeurs. Mais je suis certain que vous n'eussiez rien eu à craindre de ce système. Le plaisir d'enseigner est communicatif. Vos anciens élèves et étudiants, aujourd'hui dispersés dans les lycées, les universités, ou à l'étranger, vous restent attachés. Quand votre élection parmi nous fut connue, vous reçûtes des milliers de lettres de disciples que vous aviez perdus de vue et qui saisissaient cette occasion de vous dire, tout simplement, leur joie, leur gratitude.

Cela compense les inévitables désillusions. Par exemple, au terme d'une série d'un cours au Collège de France sur le tragique grec, où vous aviez démonté les rouages d'OEdipe roi, en commentant brillamment l'un par l'autre, avec votre habituel brio, Eschyle, Sophocle, Euripide, un auditeur du premier rang vient vous trouver, vous congratule et vous demande : "Mais pourquoi Oreste n'est-il pas venu secourir Antigone ?" Et une auditrice vous dit : "C'était passionnant ! Socrate, il écrivait bien des tragédies ?" "Avec ses élèves, dites-vous superbement, un professeur retrouve sous une forme neuve les connaissances qu'il a mission de communiquer. Elles redeviennent fraîches, inattendues. On revient à la source." Cette source, vous ne vous laissez pas d'y boire.

Enseigner, ce n'est pas seulement transmettre la culture qu'on a conquise. C'est transmettre la conquête, et surtout le goût de conquérir. La culture n'est pas un trésor dont on jouit ni dont on puisse donner les clés. J'en prends à témoin Serge Gainsbourg : "Comment serais-je un génie, rétorquait-il à un adulateur, puisque n'importe qui me comprend ?... " " Il n'y a pas d'art majeur, ajoutait-il, sans initiation."

Platon l'a dit : "Il ne faut pas être pressé." "Culture", "barbarie" ! Voilà de grands mots qui viennent sous votre plume. C'est que l'amour de l'enseignement est devenu chez vous plus inquiet, plus jaloux. Et vous voici lancée dans une bataille.

La bataille pour l'enseignement

CETTE bataille vous a rendue célèbre. Le double prix de version grecque et latine avait fait de vous la vedette d'un jour ; un simple accident de chemin de fer vous avait, dès le lendemain, remplacée à la une. Thucydide, vos recherches, votre enseignement, vous ont acquis l'affection des étudiants, le respect des collègues, le bonnet des doctorats honoris causa, l'entrée dans neuf académies, facilitée par votre parfaite maîtrise de l'anglais _ bref, l'admiration d'un public exigeant ; mais pas cette célébrité " médiatique " que votre combat pour votre idée de l'école vous a acquise. Avouons-le : la Sorbonne en 1957, le Collège de France en 1973 _ où vous fûtes la première femme à professer, _ l'Académie des inscriptions en 1975 _ première aussi à y entrer, _ sanctionnent votre réputation dans le monde intellectuel. Mais, par votre combat pour l'école, vous avez atteint une foule immense et secrète.

Vous, que nous connaissons si naturellement pleine d'ironie tendre, là, vous ne plaisantez plus, vous vous mettez en colère. Vous prenez le ton de Démosthène. Ce n'est plus l'exposé clinique des faits, à la Thucydide, c'est la philippique. Jamais chez vous la sérénité n'a été la

compagne de la résignation, ni l'humour n'a altéré la gravité. Tout de même ! Pour vous faire passer des chaires aux estrades, pour vous jeter dans le train ou l'avion en vue d'autres réunions que de savants colloques, il a fallu que la cause en valût la peine !

Elle en vaut la peine. Il s'agit de nos enfants. Les enfants, ça s'élève : " Il faut leur apporter, dites-vous, ce qu'ils ne peuvent ni inventer ni désirer apprendre, mais sans quoi ils ne pourront rien faire " ; le goût de l'effort, l'appétit de culture.

Ce n'est pas sans expérience que vous parlez de ce sujet. De l'enseignement, vous avez connu presque tous les niveaux.

Vous parlez du " paradis " de l'enseignement, mais vous savez bien que tous les élèves ne sont pas des anges. " Visages fermés ou nigauds, sournois ou arrogants ", les petits d'hommes ont déjà des tares et des vertus d'adultes. Mais la foi et le talent du maître devraient lui permettre de dominer la situation. Pourquoi, trop souvent, n'est-ce plus le cas ? Parce que _ vous en êtes convaincue _ les relations entre le maître et ses élèves sont ruinées par des difficultés extérieures aux cours.

Difficultés matérielles, évidemment. Oui, on enseigne mieux devant un public bien installé dans une salle avenante. Trop de maîtres souffrent d'un manque de moyens. Quelle idée un professeur peut-il conserver de sa propre efficacité, quand il s'entend poser cette humiliante question : " Etes-vous bien placé pour parler d'orientation professionnelle ? Vous gagnez si peu. " Vous le dites sans ambages : Il y a " une affaire de gros sous ".

Mais vous mettez le doigt sur d'autres difficultés de nature idéologique. La France raffole des guerres de religion. La loi de la République voulait que l'école en fût préservée, Hélas ! les professeurs furent les vecteurs enthousiastes de l'idéologie qui allait détruire leur autorité.

Jetez-vous un regard dans un lycée moderne ? " Les chahuts, les violences sont légion. Le professeur, dans un monde où l'on a délibérément banni le respect et l'ordre, n'a plus qu'à fermer les yeux. " Délibérément : l'adverbe accuse. S'agit-il d'un complot ? Jaurès disait déjà, à propos de l'école : " La fausse monnaie chasse la bonne. " Et Barrès annonçait, dès 1920, aux instituteurs : " Vous contestez ? Eh bien, vous serez contestés. "

Vous montrez que l'attitude des élèves est aussi décisive que la qualité des maîtres. Liberté et responsabilité, cela se conjugue, selon vous, avec ordre et respect mutuel. Or, les rapports des maîtres et étudiants, aujourd'hui, sont trop souvent devenus ceux d'assistants à assistés ! La culture est toujours une démarche personnelle. Vous auriez _ nous aurions _ détesté, hier, être " encadrés ", comme on dit aujourd'hui. Maintenant, l'encadrement est partout. Les étudiants s'enferment dans des " structures " et autres " coordinations ", seules habilitées à parler en leur nom ; ou alors s'ils recherchent, auprès d'un maître, des directives équivoques qui tournent, comme vous le dites si bien, à l'" emprise illégitime ". Vous n'avez jamais cru que pour " être près des étudiants ", il fallait se faire tribun ou chef scout.

Elle était d'un autre aloi, la probité de vos collègues, naguère. " Les querelles politiques, dites-vous, étaient ardentes ; mais elles n'étaient pas installées au sein de l'université. Il n'y avait pas du grec de droite et du grec de gauche. " Quel esprit d'équipe " vous autres " ! Le

train qui chaque lundi, au début des années 50, vous menait de Paris à Lille était devenu une sorte d'annexe de la faculté. Au point que c'est dans ce train qu'on vous a décorée des palmes académiques ! Vous décrivez ce lieu inattendu de réunion avec tant de chaleur que je regrette un peu d'avoir stigmatisé, dans un discours de 1967, les enseignants que les étudiants appelaient les " turbo-profs ". (Il est vrai qu'à voir votre dynamisme, le mot peut être pris, en ce qui vous concerne, comme un compliment).

La lance d'Athéna

UN " turbo-prof " comme vous l'êtes ne saurait être traité de nostalgique. Tel ou tel de vos propos pourrait cependant vous exposer à cette accusation. Mais la tragédie grecque vous a appris l'inefficacité des chœurs de pleureuses. Leurs lamentations, leurs opopoi, leurs strophes et antistrophes, n'ont jamais empêché les catastrophes. Vous menez une bataille. On connaît des écrivains pleins de sérénité, qui, soudain, rompent des lances. (" lance ", c'est justement le mot de notre dictionnaire par lequel nous vous avons accueillie, jeudi dernier, en séance privée. Selon notre usage, nous vous l'avons dédié. A vous, qui faites étinceler la lance d'Athéna ! Comme le hasard fait bien les choses !).

Nous autres professeurs, en 1969, et l'Enseignement en détresse, en 1984, furent de ces livres de combat. Dans une bataille, il convient de frapper l'adversaire, et le plus fort possible.

Pourtant, puisque nous sommes ici en bonne compagnie, dans un instant de répit entre les escarmouches, il ne nous est pas interdit de prendre un peu de recul. Comment transmettre cette culture, qui est nôtre, non plus aux trois cent mille collégiens et lycéens de 1939, mais aux cinq millions de 1989, seize fois plus ?

Jusque dans les années 50, il y avait une sorte d'harmonie des proportions entre la culture et l'enseignement secondaire ou universitaire. La haute culture n'était pas toute dans l'enseignement _ certes ! L'enseignement n'était pas seulement de haute culture _ Dieu sait ! Mais enfin, entre l'une et l'autre, les liens restaient intimes.

L'explosion, non pas démographique hélas, comme certains le croient encore naïvement, mais démocratique, de l'enseignement secondaire ou supérieur, a tout bouleversé. Il a fallu s'adresser à des élèves qui, dans leur immense majorité, n'avaient dans leur famille aucune tradition universitaire. Il a fallu recruter des maîtres en masse, et ces nouveaux professeurs ont été des maillons plus faibles, alors qu'on aurait eu besoin d'une chaîne plus forte. L'organisation centralisée de l'Ecole n'a pas permis de traiter le problème avec assez de diversité, dans l'initiative, dans l'adaptation aux publics, dans l'exécution.

Bref, les barbares sont à l'oeuvre, assurément. Mais les hommes de culture ne se sont-ils pas trop reposés sur leurs lauriers, endormis dans leurs coutumes ? Peut-être n'avons-nous pas été assez Athéniens _ hommes du grand large et de l'aventure.

La langue grecque

CETTE vaste question de la transmission de la culture vous est souvent posée, par un détour un peu simplet : " A quoi ça sert, le grec ? " Votre discipline aimée vous expose en effet, plus qu'une autre, à l'interrogation.

Vous ne vous contentez pas de répondre, comme le Cyrano d'Edmond Rostand _ encore un de nos confrères amoureux du grec _ : " C'est bien plus beau lorsque c'est inutile ." Mille fois, vous avez expliqué : " Aucune connaissance non technique ne sert jamais de façon directe. " A quoi servent, pratiquement, la lecture de Shakespeare, la réflexion sur Kant, l'étude de l'unité italienne ? A rien. Pourtant, que serions-nous sans elles et quelques autres ? " L'ingénieur, dites-vous, se sert-il tant des parallélépipèdes ou des équations qui peuplaient ses cahiers d'élève ? " Non. A-t-il perdu son temps ? Il a appris à raisonner. De même avec le grec, dont, dites-vous, " l'utilisation pratique est nulle et la valeur de formation la plus simple et la plus complexe ".

Mais si le grec était aussi inutile que le reste, serait-ce suffisant pour choisir de faire travailler les élèves sur cette inutilité-là ? Pourquoi ne pas le remplacer par l'apprentissage du jeu d'échecs ?

Vous avez d'autres réponses. Pour l'intelligence, pas de plus bel exercice que l'étude du grec : ce sont les poids et haltères de l'intelligence. " L'apprentissage de la langue grecque, dites-vous, apprend d'abord à raisonner. " " Aucune confusion ne pardonne. " " Un instant d'étourderie, et Le Pirée devient un homme ! " Le professeur les aime, ces embûches ; non par sadisme : " Chaque faute sanctionne un manque de jugement et devient une éclatante leçon de rigueur. " Chaque mot cache une idée. Le grec permet de mieux se comprendre, d'éviter les formules toutes faites d'une langue de bois, de réduire les malentendus. Etait-ce un hasard, si les deux dames que nous avons élues pour la fermeté de leur style et la qualité de leur esprit étaient toutes deux hellénisantes ? (...)

Un ferment précieux

QUELLE langue a jamais fait mieux, pour assurer la diffusion d'un message et le faire entrer dans le patrimoine de l'humanité ?

A vrai dire, il est devenu presque inutile d'écrire la défense et illustration des Grecs. Depuis Nietzsche, on sait que "le Grec est celui qui, jusqu'à présent, a mené l'homme le plus loin". La question que vous posez, ou que l'on peut poser à travers votre destin, est plus étroite mais plus actuelle : le grec doit-il garder sa place dans notre enseignement français ? dans notre tradition culturelle ?

Cette place, reconnaissons-le, est une conquête récente. Elle ne se compare nullement à celle qu'a toujours occupée le latin. Vivant ou mort, le latin n'a jamais été pour nous une langue étrangère : il est la matrice de notre tradition linguistique et culturelle. Le grec, il a fallu le redécouvrir dans le grand mouvement humaniste. Mais du quinzième au seizième siècle encore, ses praticiens sont restés fort rares. On le connaissait guère que par des traductions. Si Rabelais propose de l'inscrire dans son boulimique plan d'études, c'est au même rang que la langue "hébraïque et la chaldaique". Les jésuites ne l'avaient fait figurer dans leurs collèges, et c'est peut-être pour cela qu'à Port-Royal M. Hamon l'enseigna à quelques-uns (dont Racine, pour notre bonheur)...

Le culte du grec, tel que nous l'avons célébré dans nos sections classiques, est une invention du dix-neuvième siècle, culte dont la Rue d'Ulm fut à la fois le temple et le séminaire. C'est elle qui, avec les Burnouf, les Bailly, les Bérard, les Mazon, les Reinach, a si durablement marié le grec et le latin avec le français, et multiplié les professeurs qui pouvaient, savaient et aimaient les enseigner ensemble.

Nous avons découvert l'amour du grec _ le vrai, celui dont on ne se moque pas _ en même temps que le Parlement, la Bourse, le chemin de fer et que la plupart des sciences modernes.

Aujourd'hui, collégiens et lycéens peuvent étudier le latin sans le grec et le grec sans le latin. Cette dichotomie est étrange ; les études grecques ont pourtant gardé un public. En pourcentage, on dirait aujourd'hui "en parts de marché", ce public paraît ridicule (1,6 % d'hellénistes en seconde en 1989, contre 8,7 % en 1949). Mais en chiffres absolus, il est plus du double du nombre d'hellénistes des secondes d'il y a quarante ans (6 542 contre 3 102). Quant à la qualité, je vous laisse juger.

En tout cas, cette place, telle qu'elle est aujourd'hui, il importe au moins de la maintenir, au cœur de la formation culturelle, un ferment précieux.

La découverte de la liberté

LA Grèce et la formation de la pensée morale et politique ; tel est le titre de la chaire que vous avez occupée au Collège de France, à partir de 1973. Cette formation est un surgissement à nul autre semblable. Vous voulez l'observer comme l'ont vécu ceux qui en ont été les acteurs.

Ce qui vous intéresse le plus, c'est la naissance et la connaissance des idées. Et ce qui fait la grande originalité de votre méthode, c'est sans doute votre don de percevoir le mouvement d'une pensée collective. Vous saisissez les idées dans leur développement, vous suivez leur essor et leur épanouissement, d'Homère à Aristote, en passant par les tragiques. Chacun corrigeant, précisant et prolongeant la pensée antérieure. Et vous retrouvez jusque dans notre pensée contemporaine le prolongement de cette pensée antique.

Vous vous attachez ainsi à mettre en évidence l'invention et la formation progressive des grands concepts moraux et politiques : innovation par excellence, des Grecs. L'idée de loi, en 1971 ; la réflexion sur la démocratie, en 1975 ; la douceur (qu'on pourrait appeler aussi la tolérance) en 1979 ; la psychologie, en 1989 ; et enfin la liberté.

Votre dernier ouvrage, qui paraît ces jours-ci, retrace ce miracle.

Comment l'idée de la liberté a-t-elle pu surgir au cœur d'une société qui considère l'esclavage à la fois comme la plus grande menace venant de l'extérieur et comme une nécessité économique à l'intérieur ?

La liberté grecque, vous en suivez l'éclosion, en dialogue continu avec les auteurs. Vous révélez ainsi, dans un cheminement rigoureux, l'extraordinaire dynamisme de la culture grecque.

Pour nous faire partager vos trouvailles, vous utilisez la technique du roman policier. Tout devient énigme. Un secret en commande un autre. Votre lecteur progresse pas à pas dans le labyrinthe où vous lui tendez un fil.

Avant Athènes, la liberté n'existait pas. Vous montrez comment, en moins d'un siècle, elle est expérimentée en vraie grandeur, avec ses défauts et ses contradictions ; comment elle est proclamée, au théâtre, ou par Platon et Aristote ; comme elle est vécue. Vous suivez, année après année, ses progrès que vous jalonnez de textes éclatants. Elle ne nous lâchera plus. Elle nous a faits ce que nous sommes. Déjà pointe la démocratie. La jeunesse de Leipzig ou de Tiananmen se doute-t-elle qu'elle est disciple des tragiques et des philosophes grecs ?

Citoyens et Barbares

CETTE société n'était pas encore vraiment celle de nos droits de l'homme. Elle n'a pas reconnu à tous la liberté et l'égalité. Elle a toléré l'exclusion des métèques et des esclaves. Mais elle a proclamé, ce qui était un pas immense, l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Le citoyen refuse de se prosterner devant un maître. Les autres, les Barbares, ne comprendront pas, avant longtemps, comment on peut obéir à autre chose qu'à un maître _ à une règle qui s'impose à tous, même à ce maître.

Hérodote raconte comment deux émissaires grecs sont envoyés à Suse pour apaiser Xerxès. Quand les gardes leur ordonnent de se jeter à terre pour adorer le Grand Roi, ils refusent, expliquant qu'ils ne sauraient adorer un homme. Vingt-trois siècles plus tard, les premiers Anglais parvenus auprès de l'empereur de Chine se verront imposer la même obligation et la refuseront aussi catégoriquement. Ils ne se prosternent devant aucun homme ; et même devant Dieu se contentent de s'agenouiller.

Le mot a changé : prosternation se dit kotow et non plus proskunêsis, mais la scène reste la même. Un despote oriental et surtout sa cour n'imaginent pas que des étrangers ne se prosternent pas devant Lui. Ces étrangers, qui ont la fierté des hommes libres, résistent à toutes les pressions, pour n'avoir pas à se jeter aux pieds d'un autre homme.

La guerre du Péloponnèse a été l'affrontement d'un peuple de la mer et d'un grand empire de la terre. Comment ne pas penser " aux peuples des îles ", qu'évoque Montesquieu, " plus portés à la liberté que les peuples des continents " ? Ou encore, à " la fierté naturelle des peuples qui possèdent l'empire de la mer, parce que, se sentant capables d'insulter partout, ils croient que leur pouvoir n'a plus de bornes que l'océan " ?

L'aventure de la liberté se conjugue avec l'histoire de la Grèce et plus particulièrement d'Athènes. Elle se fonde sur l'indépendance de la cité. Elle s'enrichit dans la démocratie, pratique publique et quotidienne d'une société de citoyens. Elle suppose la bravoure, mais la générosité aussi : une morale élevée est condition de la liberté. C'est pour avoir négligé la générosité qu'Athènes voit briser son essor et sombrer sa splendeur.

Athènes n'a pas refusé de se battre, comme une quelconque Sybaris ; elle a ignoré que sa propre expansion devait s'arrêter à la liberté de ses voisins. Assimilant sa liberté, qui la grise, à la liberté, elle se comporte en impérialiste, jusqu'à ce que les autres cités se liguent autour

des Spartiates contre elle. Terriens conservateurs contre navigateurs aventureux, ils la réduisent à merci.

Au banquet des auteurs grecs

L'AVENTURE politique a tourné court ; seule l'aventure de l'esprit se poursuit. L'Athénien transfère la question de sa liberté du domaine politique à celui de l'âme. On peut être asservi par un tyran ou par l'étranger ; on peut être esclave aussi de ses passions. Dans les deux cas, la liberté se retrouve liée à l'effort sur soi. Les stoiciens en feront même une ascèse. Pourquoi cette histoire mouvementée et subtile nous intéresse-t-elle vingt-cinq siècles après ? Les Grecs ont ouvert la voie des questions. A notre liberté de savoir y répondre. La liberté et la raison des Grecs, on peut y mordre à belles dents !

Vous cherchez à mieux écouter ce que disent les Grecs, à travers les mots qu'ils emploient pour le dire. Au-delà de vos auteurs préférés, c'est vous-même que nous entendons.

Votre démarche est empreinte d'humilité. Votre rêve intime, n'est-ce pas que chacun d'entre nous, qui ne sommes pas aussi savants que vous, puisse s'inviter au banquet des auteurs grecs ? A ce banquet, nul carton d'invitation n'est demandé. Et s'y asseoir, c'est participer à cette communauté spirituelle qu'Isocrate décrivait, il y a vingt-quatre siècles, comme la seule civilisation sous le ciel. " Notre cité, disait-il, a si bien distancé le reste de l'humanité pour la pensée et la parole que ses élèves sont devenus les maîtres des autres. " Cette conviction d'Isocrate, maints textes chinois au même moment et depuis lors, l'appliquent à l'Empire du Milieu. Combien d'autres peuples, depuis lors, en ont pensé autant d'eux-mêmes ? Mais c'était sans doute plus vrai du peuple grec que d'aucun autre, en tout cas pour nous qu'il a formés.

Nos maîtres ne nous apprenaient pas à admirer Isocrate. Nous lui préférons le patriote Démosthène. Isocrate est un désarmeur, un munichois, qui croyait, non à la patrie, mais à la capacité pour le vaincu d'assimiler le vainqueur. Pourtant, même si Athènes avait pu l'emporter sur Philippe de Macédoine, c'est Isocrate qui, probablement, devait un jour avoir raison.

Les cités grecques se sont écroulées. L'empire d'Alexandre aussi. Mais la culture grecque a perduré. Elle vous a nourri, Madame, et nous y avons tous trouvé quelque aliment, en tout cas à la mesure de notre appétit.

Mme de Sainte-Victoire

AMOUR de la sagesse : nous savons comment cela se dit en grec. Il me semble que votre philosophie comporte encore plus d'amour que de sagesse. On dirait que, chez vous, la passion couve toujours sous la sérénité.

Il est curieux que, malgré vos nombreux voyages en Grèce, le paysage grec soit absent de votre oeuvre. Sans doute parce que vous avez trouvé un paysage de remplacement. " Une

jeune fille avec autant de savoir ", disait Sappho. Elle ajoutait : " Une jeune fille voyant la lumière du soleil. " Comment vivre en grecque, sinon dans la lumière du soleil ?

Cette lumière, vous l'avez retrouvée dans les collines boisées de votre Provence. Vous l'avez décrite dans ce que vous appelez votre seul ouvrage littéraire. Sur les chemins de Sainte-Victoire, pour lequel André Roussin vous a remis le Grand Prix littéraire de Provence.

Cher André Roussin ! Tandis que nous vous écoutions, Madame, tout à l'heure, nous l'avons revu parmi nous, avec son sourire, sa gentillesse, son inépuisable bienveillance (qui n'étaient peut-être que le masque d'une inquiétude permanente). Mais vous avez fait mieux encore. En lui appliquant votre méthode d'analyse littéraire, vous nous avez aidés à dépasser l'image que nous nous faisons de lui. Plus d'un, parmi nous, se sera dit : " Je l'ai fréquenté _ et je ne l'avais pas vraiment connu. Je le découvre. " Telle est la vertu des textes, quand on en fait, comme vous, une explication profonde et sensible.

Curieusement, la Provence tient plus de place, chez vous, qui n'êtes pas provençale, que chez lui qui l'était. Dans votre Sainte-Victoire, vous chantez " l'éblouissement de la lumière et la fraîcheur du vent ", que vous avez " adorés ". Le mot n'est pas excessif. Car il y a en vous, comme chez les Grecs, une sorte de panthéisme : une part d'irrationnel qui ouvre la porte au sacré. Vous trouvez, tel Antée, un regain de force " au contact de notre mère la terre ". La découverte d'un trèfle à quatre feuilles vous plonge dans " une joie profonde ", me disiez-vous un jour. Vous allez vers la montagne comme un pèlerin vers un sanctuaire. Vous adressez aux rochers un hymne apollinien...

N'en disons pas plus ; vous ne vous êtes jamais prise au sérieux. Alors, l'oeil malicieux, vous détaillez prosaïquement les délices des vacances : " J'aime aussi, comme nous tous, la douceur de l'oisiveté, les bons repas, le vin rouge, intense et réchauffant... "

Jusqu'aux moments les plus dramatiques de votre existence, vous avez traduit votre goût de la liberté en termes pudiques. Là encore on dirait que vous êtes guidée par cet auteur de vos jours que vous n'avez pas connu. Il avait entamé une thèse sur la pudeur... Cette réserve est d'autant plus grande, désormais, que vous êtes seule. C'est parce que la vie vous a " imposé la solitude " que s'est développée en vous, selon votre propre expression, " cette faculté démesurée d'aimer un paysage ". " La solitude est parfois dure à supporter, mais, la solitude, on peut aussi l'appeler liberté. Il faut savoir la vivre et en vivre. "

Giraudoux raconte, dans Simon le Pathétique, qu'il devait à ses professeurs une transfiguration de la vie quotidienne : " Vous leur deviez, en voyant un bossu, de penser à Thersite ; une vieille ridée à Hécube. " Votre for intérieur est si riche en alchimies variées, que au moindre pas que vous faites dans votre Provence, votre allégresse se peuple de mille présences. Le vol d'un rapace vous invite à Delphes, " nombril du monde ". La cueillette d'herbes sauvages vous conduit chez Giono. Un " chemin secret " vous rappelle Alain-Fournier. Et c'est avec Sophocle que les plus humbles fleurs louent l'inaltérable rythme des saisons. Mais, surtout, il y a la lumière, " radieuse à faire clignoter les paupières " ; elle est pour vous la douceur qu'éprouvaient les Grecs à voir le jour. " Naturellement _ écriviez-vous _ il est commode de s'attacher à une montagne ; elle ne vous fait jamais faux bond. Cela repose des attachements humains. "

Pourtant, cet été, la montagne vous a fait faux bond. Ou plutôt, l'homme encore, son imprudence, sinon sa malveillance. Tout s'est embrasé. Et voilà d'un coup votre Eden dévasté. Tout a péri de cette merveille de paysage _ où vous aviez vos repères, vos secrets de petite fille. Le barbare a été le plus fort.

Quels hommes, ces Grecs !

MAIS que peut le Barbare contre les mots qui nous ont légué notre civilisation, la démocratie, le goût des droits de l'homme, la liberté ? Ces mots, même la bibliothèque d'Alexandrie ne les a pas ensevelis dans ses cendres. Ils sont autant de Phénix _ les mots lourds de sens, légers de nuances, doués de beauté, exaltés l'un par l'autre, chatoyants, porteurs de questions, les mots divins des hommes. " Vous les Grecs, disait Xénophon à ses soldats, vous ne vous prosternez devant aucun homme comme devant un maître ; vous n'adorez que les dieux seuls " ; ces dieux qui étaient leur création, et dont ils aimaient sourire, tout en les vénérant.

Ah ! Quels hommes, ces Grecs ! Xénophon concluait ainsi sa harangue : " Voilà les ancêtres dont vous êtes les fils. " Oui, Madame, nous le disons après lui, heureux que nous sommes de vous accueillir dans notre compagnie : " Voilà les ancêtres dont vous êtes la fille. "

Contre la mort programmée des études classiques

JACQUELINE DE ROMILLY ET JEAN-PIERRE VERNANT, *Le Monde*, 20 février 1999

NOUS voulons exprimer notre émotion et notre inquiétude en tant que professeurs de grec ; mais il va de soi que les mesures qui nous inquiètent visent également et par contrecoup le latin et le français. Peut-être s'agit-il de plus encore et doit-on s'alarmer de voir une réforme qui, une fois de plus, semble s'intéresser aux horaires et aux modules plutôt qu'au contenu des enseignements eux-mêmes. Mais les disciplines qui nous sont chères sont l'objet d'attaques si graves qu'il nous a semblé nécessaire d'intervenir dès maintenant et de façon insistante à leur sujet.

Les études classiques sont, en effet, menacées d'une totale disparition, et cela au moment même où se construit cette Europe dont ces disciplines sont l'héritage commun et constituent, par suite, le lien le plus sûr dans le domaine de la culture.

Certes, le ministre Claude Allègre a déclaré qu'il ne fermerait aucune classe de grec ; mais les décisions prises en son nom aboutissent à rendre pratiquement impossible, dans presque tous les établissements, l'ouverture de ces classes.

Le latin et le grec sont devenus des options facultatives : ils représentent un supplément possible pour ceux qui le souhaitent. Mais dans quelles conditions les élèves peuvent-ils le souhaiter ? Il faut d'abord que les classes existent et tout dépend, pour ce faire, de la bonne volonté locale, de la commodité des horaires et de l'argent attribué à l'établissement.

Or les difficultés sont multipliées à plaisir : on exige aujourd'hui pour ouvrir une classe de grec un minimum de 15 élèves, quelle que soit la taille du collège. Là où un professeur zélé avait réussi à réunir 10, 12, voire 13 élèves, la classe ne sera pas ouverte... Combien de futurs hellénistes se trouvent ainsi sacrifiés ? Il y a encore quelques années, le nombre requis pour cette ouverture de classe était de 5. Belle façon de favoriser, décidément, le développement des études anciennes !

De surcroît, le nombre de ceux qui optent pour le grec dépend des conditions dans lesquelles ce choix leur est présenté. Depuis un an, les menaces de réforme ne cessent d'être annoncées sous forme de vraies nouvelles ou de fausses nouvelles, jamais démenties et ne comportant aucune mise au point. La plupart du temps - presque toujours -, on dira à l'élève que ces options ne seront point valorisées au baccalauréat, que, d'ailleurs, les carrières littéraires seront modifiées, que l'agrégation en lettres peut-être ne subsistera pas, que le latin et le grec ne serviront plus dans telles ou telles conditions. Depuis un an, ces rumeurs se multiplient dans les diverses académies et il est difficile de les attribuer simplement au hasard.

Souvent encore, on avertira l'élève et ses parents, à juste titre cette fois, qu'il n'est pas sûr que l'option commencée au collège pourra être continuée au lycée. Et si, en dépit de tous ces obstacles, certains persistent dans ce choix, l'horaire réservé à ces matières à option ne dépassera pas deux heures par semaine, fixées la plupart du temps à des horaires incommodes, destinés à décourager les plus enthousiastes. Or rien n'impose ces réductions et cet horaire dérisoire puisqu'il s'agit, de toute façon, d'un supplément d'heures, indépendant de la dotation horaire attribuée à la classe.

Et voilà que le bruit court qu'une seule option serait reconnue au baccalauréat. Nous demandons que cette mesure, dont il n'a que trop été question, soit franchement et rapidement démentie ; et que, si par malheur elle avait été envisagée, ou adoptée dans les textes officiels en préparation, elle soit immédiatement abandonnée.

Actuellement, ces mesures visent plus le grec que le latin, qui commence plus tôt et compte des effectifs supérieurs. Mais, ici encore, attention ! Dans certains établissements, on oblige l'élève à arrêter le latin s'il veut aborder le grec ! Il est grand temps que des pratiques aussi aberrantes soient abolies par des textes précis. Car il est faux de dire que la demande est insuffisante : la vérité est que l'on paralyse cette demande en multipliant les obstacles de toute sorte.

Et l'on vient nous dire encore que les réformes actuelles se soucient vivement de la qualité du français ! Il est manifeste que cette connaissance du français est très insuffisante, que les élèves sont perdus devant un texte en français quelque peu ancien et s'expriment eux-mêmes de façon gravement incorrecte et parfois peu compréhensible. Nous rappelons ici que l'étude du latin et du grec - nous disons bien de l'un et de l'autre - a toujours permis aux jeunes de prendre conscience de ce qu'est la syntaxe d'une langue, de faire attention aux

formes, aux règles, de ne point se contenter de deviner et de répéter à peu près un sens mal dominé. Le sens des mots s'éclaire avec leur étymologie. Et il faut ajouter que l'étude des langues vivantes en bénéficie grandement puisque presque toutes les langues européennes ont été à des moments divers pénétrées par le latin et par le grec.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages de ces études. L'étude régulière d'une langue morte, de ses structures et de son fonctionnement contribue à l'organisation du discours et de la pensée ; elle permet une meilleure maîtrise de l'argumentation logique. Bien des scientifiques en sont d'accord et certains soulignent que, à une époque où la notion de complexité domine si souvent les sciences et les techniques, il est peu de meilleure ouverture sur cet aspect des choses qu'une bonne culture humaniste.

Ce n'est pas le simple contact avec la langue qui donne cet acquis. Le véritable bénéfice de l'étude du latin et du grec est le contact avec les textes. Ces textes du grec et du latin, ces textes d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, de Platon, de Démosthène, de Cicéron, d'Horace et d'Ovide ont nourri toutes les littératures de l'Europe. On en trouve l'écho dans les oeuvres littéraires, musicales, les oeuvres de peinture ou de sculpture de toutes les époques et encore maintenant dans le théâtre et les films les plus modernes. Et le contact direct avec ces oeuvres où se découvrent sous une forme simple et vivante les diverses formes d'idéal qui ont animé notre culture pénètre peu à peu l'esprit des jeunes sous une forme qui leur est accessible.

Ajoutons que, dans nos pays européens, ce contact avec les textes grecs et latins n'est que le complément naturel des images, monuments, inscriptions qui sont partout présents, témoins historiques de la culture qui a créé l'Europe. Ce contact prolongé avec les textes débouche sur l'appropriation effective d'une culture créatrice d'identité individuelle et collective. Cette culture devient alors un facteur d'intégration sociale en permettant une connaissance des origines de la culture européenne et méditerranéenne, une réflexion critique sur l'histoire culturelle et les systèmes de vie collective.

Cet apport irremplaçable était clairement mis en lumière dans le communiqué conjoint des ministres français et italien de l'enseignement, publié à Sienne en juillet 1998, « sur la culture classique comme fondement d'une renaissance de l'Europe ». Cette culture débouche sur une formation civique et morale, un apprentissage de la citoyenneté à l'école des inventeurs de la démocratie. Apprendre le latin et le grec, c'est multiplier dès le jeune âge les occasions de réfléchir sur le sens de la vie collective, sur la démocratie, y compris sur ses limites ou sur ses imperfections, sur la justice sociale, sur la tolérance. C'est bien là la formation qui permet de mieux se connaître soi-même, de savoir le sens de ce que l'on apprend et pourquoi l'on apprend.

M. Allègre appelait de ses vœux à Sienne « un enseignement scolaire qui mette l'accent sur le caractère critique du savoir et fasse ressortir l'autonomie intellectuelle de l'individu, qui est le propre de la culture classique ». Comment, après de tels propos, sacrifier légèrement les deux piliers de toute formation digne de ce nom, littéraire ou scientifique ? C'est pourquoi la possibilité d'étudier le grec comme le latin doit être reconnue à tout élève, quels que soient sa vocation ou son métier futur.

Il semble que figure au nombre des projets présentés par le ministère l'intention de recréer une section littéraire ; mais rien n'indique aujourd'hui que, de ce fait, le latin et le grec retrouveraient la place qui fut la leur, qui doit leur revenir. Nous attendons de M. Allègre que, sur ce point aussi, les décisions prises par ses services répondent à ses paroles. sont professeurs honoraires au Collège de France.

Jacqueline de Romilly, pythie du grec ancien

A 91 ans, la première femme élue au Collège de France puis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres avoue suivre à la télévision les Jeux Olympiques, car tout est bon pour susciter le goût de la Grèce ancienne.

Le Monde, Florence Noiville, 25 août 2004

Elle est d'une nature heureuse et, dit-elle, ça ne s'arrange pas avec l'âge ! A 91 ans, à demi aveugle - et donc privée, ou presque, de la lecture de ses *"chers Grecs"* -, Jacqueline de Romilly trouve pourtant le moyen de faire rire. De sa belle voix grave, elle a donné au téléphone ces indications insolites : *"Vous vous précipitez vers l'ascenseur A. Vous y entrez bravement. Vous appuyez avec force sur le bouton 7, 4 et 3, et là, vous constaterez qu'il ne se passe rien !"*

Elle reçoit, enjouée, disponible, dans son salon de Passy, à Paris. Au centre, des lys et des hortensias. Au mur, des livres, bien sûr : l'intérieur d'une intellectuelle passionnée et passionnante, toujours à la pointe du combat pour l'enseignement du grec ancien et des humanités, abonnée depuis l'enfance aux places de première de la classe.

Elle se souvient des *"messieurs"* qui venaient au lycée Molière, à Paris, enseigner le latin et le grec : toute une affaire dans une école de filles ! Elle est alors, dans les années 1920, l'une des premières collégiennes à avoir accès aux langues mortes. Bientôt, elle sera la première fille, à 17 ans, à rafler deux prix de concours général (latin et grec) ; l'une des premières à entrer à l'Ecole normale de la rue d'Ulm, à Paris, la première femme élue au Collège de France puis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et la deuxième, à la suite de Marguerite Yourcenar, à franchir le seuil du Quai Conti... *"Attendez, rectifie-t-elle malicieusement. A l'Académie, je ne suis pas entrée du premier coup. J'ai été collée la première fois. C'est Jacques Laurent qui a été élu. Quand j'ai téléphoné pour avoir les résultats, le secrétariat m'a dit : "Vous avez eu 16 voix. Vous savez, c'est beaucoup pour une femme !"*

Première de la classe ? Son premier souvenir scolaire reste pourtant cuisant. *"C'était en "Enfantine 2". On nous a demandé d'écrire nos noms. Je savais un peu écrire, mais je n'ai pas eu le temps d'aller jusqu'au bout. Le professeur a dit : "Il y a quelqu'un qui n'a mis que son*

prénom". Je n'ai pas osé dire que c'était moi. Encore maintenant, je sens ça comme la faute de ma vie."

A l'époque, Jacqueline de Romilly s'appelle Jacqueline David. Son père, normalien philosophe, a été tué au front, en 1914 - elle avait 1 an. C'est sa mère, la romancière Jeanne David, qui l'élève. Elle-même est fille de professeur. Sans métier, elle s'est mise à écrire - des romans, des pièces de théâtre, des adaptations radiophoniques - pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa fille. Dans cette famille d'intellectuels, la petite Jacqueline a-t-elle grandi dans le culte des études ? Elle s'insurge en tout cas contre le mot "famille" : *"Il n'y a pas eu de famille. Mon père a été tué, son frère a été tué, le frère de ma mère a été tué. Je n'avais ni frère ni sœur. Ça n'était donc pas une famille d'intellectuels : c'était ma mère et moi, comme une unité."* Cette solitude, pour autant, ne lui a pas pesé pour un sou. *"Je sais que je n'aurais pas dû être heureuse. Eh bien, c'est raté. L'absence de famille n'a pas été gênante du tout. Un désespoir pour les psychologues !"*

"TÊTE-À-TÊTE AVEC ANDROMAQUE"

Sa première grande joie, c'est le concours général, en 1930. *"Ça a été l'événement de ma vie"*, dit-elle en apportant un cahier dans lequel sont collées les coupures de presse de l'époque. La première est signée Pierre Lazareff. *"Toute la presse s'en est mêlée. Ça a fait du bruit parce que c'était la première année."* A Ulm, elle se retrouve dans la promotion d'André Chastel et de Roger Caillois, dont elle restera proche.

A peine est-elle nommée professeur à Bordeaux qu'est promulgué le statut des juifs. Juive, elle l'est à moitié par son père, même si, dit-elle, *"à la maison comme à l'école, on n'en parlait pas, ça n'existait pas"*. Elle est interdite d'enseignement. D'autant qu'elle a rencontré aux éditions Guillaume Budé celui qui deviendra son mari. Lui est *"aux trois quarts juif"*. Sa famille s'appelle Worms et possède *Le Petit Echo de la mode*. *"Au moment de la Révolution française, les Worms avaient acheté le château de Romilly, ajouté froidement "de Romilly" et s'étaient appelés Worms de Romilly."* Pour les besoins de la cause, Jacqueline David, devenue Worms de Romilly, laissera tomber Wormset conservera son nom de femme mariée après son divorce.

Il est des professeurs qui vous marquent pour la vie. De toute évidence, elle est de ceux-là. On l'écouterait sans fin parler de Sophocle ou des mésaventures de Déjanire lorsque le centaure Nessus tente de la violer et qu'elle appelle Héraclès à son secours. Elle parle de l'enseignement, qui lui manque, du *"jeu rigoureux et propre"* que constitue le grec. Elle parle de l'actualité grecque de cet été et des JO qu'elle suit avec passion parce que tout est bon pour susciter le goût de la Grèce ancienne. Elle parle des heures passées en classe, le maître et les élèves entièrement absorbés dans *"un monde à part"*. Et du *"miracle collectif"* qui se produit lorsqu'un texte est devenu clair et qu'il *"entre en soi pour toujours"*. Les textes, insiste-t-elle, *"font partie de nous-mêmes"*. Aujourd'hui, *"on veut à tout prix que les enfants sachent ce qui se passe autour d'eux. Mais quelle merveille de découvrir un monde autre pendant une heure. Pourquoi tirerait-on davantage d'une rencontre avec n'importe qui que d'un tête-à-tête avec Andromaque ou Hector ?"*

Son coup de foudre à elle, ce fut Thucydide, le plus grand historien de l'Antiquité. Un amour d'une vie qui ne se dément pas. C'est pourtant *"saugrenu"*. *"C'est un auteur éminemment"*

masculin, soucieux de guerre et de politique, sans aucune séduction facile." Mais chaque fois qu'elle reprend *La guerre du Péloponnèse* (elle parvient encore à lire avec une machine grossissante qui lui donne mal à la tête), c'est, dit-elle, *"tellement dense, fort et complet, qu'elle est-, à chaque phrase, émerveillée"*.

Jadis, lors de sa soutenance de thèse à la Sorbonne, un ami qui assistait à l'épreuve lui avait offert un dessin avec cette mention ironique : *"A Thucy pour la vie"*. Il ne croyait pas si bien dire. Entre ses cours, ses nombreux ouvrages - encore aujourd'hui, elle travaille à un livre sur l'élan démocratique dans l'ancienne Athènes - et sa défense inlassable du grec, Jacqueline de Romilly n'a pas vu le temps filer. *"J'ai divorcé, je n'ai ni enfant ni famille. Parfois, je me dis que c'est un peu bête. Mais c'est comme ça. La vie est passée sans que je fasse attention."* Des regrets ? Point. Il en faudrait plus pour entamer la ferveur et l'alacrité de cette incroyable grande dame. Le grec rendrait-il heureux ? A la voir, on en jurerait.